

L'affaire du huitième coffret

**Les enquêtes lyonnaises de Sherlock Holmes et
Edmond Luciole #2**

Eric Larrey

L'affaire du huitième coffret

Dans la même collection :

L'affaire des Colonels (2019)

Copyright © 2019 Eric Larrey
Tous droits réservés.
ISBN : 978-1-6995-4830-1

Photo de couverture : ©Johane Larrey
Façade de l'Hôtel de Ville de Lyon.

Pour Jacqueline, ma maman

« Oui, Messieurs, c'est la guerre entre les riches et les pauvres : les riches l'ont voulu ainsi ; ils sont en effet les agresseurs. Seulement ils considèrent comme une action néfaste le fait que les pauvres opposent une résistance. Ils diraient volontiers, en parlant du peuple : cet animal est si féroce qu'il se défend quand il est attaqué. »

Extrait de la défense d'Auguste Blanqui¹ en Cour d'Assises, 1832.

¹ Auguste Blanqui (1805-1881) est un révolutionnaire socialiste français.

1. Prologue

Lyon, janvier 1895

Quel plaisir de découvrir ce matin un nouveau courrier de ce cher Docteur Watson avec qui j'entretiens une correspondance régulière depuis quelques mois. Cette lettre revêt un caractère particulier pour moi car il y fait état de sa lecture de mon manuscrit « L'affaire des Colonels », dans lequel je relate la première enquête que nous avons menée avec Sherlock Holmes.

Le Docteur Watson s'est d'abord dit impressionné par son ampleur. Il s'attendait à recevoir une simple nouvelle tenant sur un feuillet d'une vingtaine de pages et fut très surpris de constater qu'il s'agissait d'un véritable roman. Il est vrai que je me suis laissé prendre à ce jeu d'écriture qui est maintenant devenu une véritable passion.

Il a ensuite loué mes qualités d'écrivain, ce que je crois devoir uniquement au tact et à la légendaire et exquise politesse qui caractérisent nos amis britanniques. Il laisse pourtant transparaître quelques critiques très constructives que je vais m'efforcer de prendre en compte dès à présent.

Je sais que je n'ai pas son talent et que ma prose n'a rien de comparable à celle des grands auteurs de notre siècle. Je n'ai d'ailleurs pas cette ambition littéraire. Il

m'importe avant toute chose de rendre hommage à notre ami commun.

Le Docteur Watson attire également mon attention sur une difficulté à laquelle il est lui-même fréquemment confronté et qui m'avait également causé quelques interrogations. Les faits que je relate dans « l'affaire des Colonels » sont sans doute encore trop sensibles sur le plan politique pour que je puisse les porter sur la place publique. Le bon docteur me conseille fort judicieusement d'en reporter la publication de quelques années.

C'est sans doute frappé au coin du bon sens mais bien embarrassant quand même. J'ai en effet commencé l'écriture de la seconde affaire dans laquelle nous avons été impliqués et il s'avère que certains aspects pourraient également poser la même difficulté. Nous verrons cela une fois terminé et s'il me faut en retarder la publication, je m'y contraindrai.

Le docteur Watson termine son courrier par un passage qui reste assez mystérieux. Il y fait état de révélations de la plus haute importance au sujet du comte Von Mehrkunst², qu'il ne pourra cependant me confier que de vive voix. Il m'enjoint d'attendre sa prochaine visite en France avant que je rende publique toute information à son sujet. Voilà qui est bien étrange. Sherlock et lui auraient-ils à nouveau eu maille à partir avec cet homme dont le souvenir me glace encore les sangs ? J'attendrai donc sa visite et d'ici-là, j'en reviens à mon nouveau projet.

² Voir le tome 1 « L'affaire des Colonels ».

La relation de nos premières enquêtes m'a forcé à replonger dans mes souvenirs et dans mes notes. Ces fameuses notes dont je m'étais imposé la prise pour éclaircir mes idées lors de nos enquêtes m'ont été d'un grand secours.

Ce travail de relecture et d'écriture a aussi été l'occasion de réaliser une sorte de bilan de ma vie. Avant cela, je n'avais jamais complètement pris la mesure de l'importance que les années 1869 et 1870 avaient eue dans ma vie.

Elles marquent bien sûr mon installation définitive à Lyon après vingt-neuf ans passés à Paris, un changement de lieu mais aussi de carrière.

J'avais démarré mon adolescence au sein d'une bande de voyous qui dévalisaient les passants imprudents dans les rues de la capitale. Je dois ma rédemption à la rencontre avec Monsieur Lecour³, père de la boxe française, qui m'avait pris sous son aile. C'était le premier grand tournant de ma vie. Il m'avait non seulement appris la boxe, mais également forcé à m'instruire et inculqué le respect et l'amour du travail bien fait.

Le second événement marquant fut l'héritage de mon oncle Robert, que je n'avais jamais connu. Il avait monté une petite affaire de négoce de soierie qui avait connu un certain succès. À son décès, j'héritai d'une

³ Charles Lecour (1802-1894) est un boxeur français. Il codifia ce qui devint la boxe française et organisa à Paris des galas qui réunissaient chanteurs, musiciens et combats de boxe. Toute la bonne société s'y retrouvait.

maison à Lyon, rue du Bât d'Argent ainsi que d'une jolie rente.

Je quittai donc Paris, les galas de boxe de Monsieur Lecour où je commençais à me forger une certaine renommée. Je n'en concevais aucun regret, car j'y recueillis des coups et blessures qui m'auraient sans doute amené à une sénilité précoce si j'avais poursuivi dans cette voie.

J'emménageai à Lyon dans la maison tenue de main de maître par Maryvonne, la gouvernante de mon oncle et véritable cordon bleu. J'adaptai les locaux pour y ouvrir mon propre club de boxe.

J'y entamai avec plus de difficultés que de succès une courte carrière de journaliste auprès d'un ami de mon oncle, Monsieur Eugène Labaume⁴, libraire et propriétaire du journal La Mascarade.

Le troisième grand tournant de mon existence, et sans conteste le plus important, est la rencontre avec un homme dont les exploits ont été tels que certains de mes contemporains pensent déjà qu'il s'agit d'un personnage de roman !

Je dois cette rencontre à mon ami Philippe⁵, aujourd'hui malheureusement décédé. Philippe Delaroche Vernet était diplomate et avait pour grand-père le célèbre peintre Horace Vernet⁶, à qui j'avais eu l'honneur d'être

⁴ Eugène Barbier-Labaume (1812-1871) est un imprimeur et éditeur lyonnais, qui publia entre autre le journal politique et satirique la Mascarade.

⁵ Philippe Delaroche Vernet (1841-1882), diplomate et ami d'enfance d'Edmond Luciole. Il est le petit-fils du peintre Horace Vernet, grand-oncle de Sherlock Holmes.

⁶ Horace Vernet (1789-1863), peintre français de renom.

présenté. Il avait une branche de sa famille à Londres, les Holmes, dont le frère aîné, Mycroft, avait épousé par le plus grand des hasards la même carrière que lui et se trouvait au plus jeune âge un membre éminent, bien que des plus discrets, de la diplomatie britannique. Philippe et Mycroft partageaient donc à la fois des liens familiaux et professionnels.

Le jeune frère de Mycroft, prénommé Sherlock, avait connu une période difficile en 1869, dont je ne connus jamais les tenants et aboutissants, mais qui incita sa famille à l'éloigner de Londres. C'est ainsi que, craignant de ne pouvoir l'accueillir dans de bonnes conditions à Paris, Philippe m'avait demandé au début de l'année 1870 si je pouvais l'héberger durant quelques semaines.

Ces semaines devinrent des mois puis des années avant que Sherlock ne regagne Londres. Cette période passée ensemble marqua profondément et irrémédiablement ma vie.

Si je devais initialement prendre soin du jeune homme de seize ans qui débarqua à Lyon, je compris rapidement que c'est lui qui m'entraînerait dans des voies que je n'aurais jamais envisagées. À tel point que nous avons finalement fondé un bureau de détectives privés et que ma carrière professionnelle s'en était trouvée bouleversée.

Nous fûmes impliqués dans de nombreuses affaires dont certaines nous ont fait jouer un rôle réel mais toujours discret dans des épisodes de premier plan de l'histoire de Lyon et de la France.

Tel fut donc le cas de ce que j'ai appelé « l'affaire des Colonels » qui se termina à l'été 1870. Ce fut pour Sherlock et moi l'occasion de rencontrer le commissaire Victor Ardent, chef de la Sûreté, ainsi que le Colonel Edgard de la Ferney, responsable d'un service secret de l'armée. C'est aussi grâce à eux et à la confiance qu'ils mirent en nous, que nous pûmes nous établir en tant que détectives privés. J'héritai également d'une charge tout à fait inespérée, celle d'instructeur des hommes de la Sûreté auquel j'enseignais la boxe.

Je reprends désormais le fil des événements pour retracer notre seconde enquête que j'ai appelée « l'affaire du huitième coffret ». J'avoue qu'il m'est parfois pénible de me remémorer cette aventure qui se déroula durant une période tragique pour notre ville et notre pays. J'entends par là la guerre contre la Prusse et peut-être pire encore, le terrible épisode de la Commune.

2.

Lyon, mercredi 20 juillet 1870

Je n'étais pas d'humeur joyeuse en ce lendemain de la déclaration de guerre contre la Prusse au contraire de beaucoup d'enthousiastes. Un grand nombre de nos concitoyens évoquaient à l'envi la supériorité de l'armée française, confortés par les paroles édifiantes du Maréchal Le Bœuf⁷, notre ministre de la Guerre : *« Nous sommes prêts, archi-prêts ; quand la guerre devrait durer un an, il ne nous manquera pas un bouton de guêtre »*.

Les discussions que nous avons eues avec le Colonel de la Ferney et les récents messages de Philippe nous laissaient cependant envisager le pire.

Mycroft partageait notre scepticisme. La semaine précédente, Sherlock avait reçu un courrier de son frère lui enjoignant de rester à l'abri à Lyon et l'informant des dispositions qu'il avait prises pour lui faire gagner la Suisse, si la situation devenait trop critique.

La guerre contre la Prusse n'était d'ailleurs pas le seul sujet de préoccupation. Je m'étais rendu à l'Hôtel de Ville dans la matinée pour assister au départ d'une manifestation contre la guerre à l'initiative de

⁷ Edmond Leboeuf (1809-1888) était ministre de la Guerre depuis 1869.

l'Association Internationale des Travailleurs⁸. Cette organisation ouvrière avait trouvé à Lyon un terreau favorable à son développement et elle faisait de plus en plus parler d'elle. Je savais par le commissaire Ardent que la police la surveillait étroitement. La manifestation avait beau être pacifique, j'avais ressenti une forte tension. J'appris d'ailleurs par la suite que des heurts avaient eu lieu à la gare de Perrache pour empêcher le départ des troupes vers le front.

Sherlock ne montrait, à mon grand désarroi, que peu d'intérêt pour la politique et même pour la déclaration de guerre. Il finissait l'aménagement de son nouveau laboratoire au second étage de la maison d'Anselme que j'avais récemment acquise. Notre voisin était un ancien dessinandier⁹, qui vivait de manière précaire. Il avait accepté ma proposition de rachat et de conserver pour son propre usage le premier étage où il gardait sa chambre. Nous avions percé une porte entre les deux maisons pour faciliter la circulation.

Ses talents de dessinateur nous avaient été précieux lors de notre première enquête pour croquer des portraits à partir des descriptions de personnes que nous avions suivies ou selon le récit de témoins.

Sherlock avait installé sa chambre à côté de son laboratoire de manière à être aussi proche que possible de ses expériences.

⁸ L'AIT (Alliance Internationale des Travailleurs) est le nom de la première Internationale fondée en 1864 à Londres. Lyon accueille une section de l'AIT en mars 1865.

⁹ Artisan qui dessine les motifs qui seront reproduits par les tisserands.

Notre agence de détectives avait désormais pignon sur rue avec des bureaux situés au rez-de-chaussée. Ce réaménagement avait permis de libérer de l'espace pour la salle de boxe.

Michel avait également accepté ma proposition de quitter la rue et la fréquentation des bandes de voyous qui faisait son quotidien. À peine plus jeune que Sherlock, il nous avait aidés lors de notre précédente enquête, après que nous l'ayons tiré d'un mauvais pas. Il logeait désormais dans l'ancienne chambre de Sherlock. Il m'avait apporté une aide précieuse pour les travaux et participait à l'entretien de la salle de boxe.

Nous nous retrouvions désormais à cinq autour de la table à manger pour partager les excellents repas préparés par Maryvonne. Je n'avais jamais connu cette ambiance familiale et j'en savourais aujourd'hui chaque instant.

Ainsi, la veille, Anselme nous avait raconté une nouvelle anecdote dont il avait le secret.

- Vous savez que votre agence de détectives va redorer l'image de cette rue ?

La rue du Bât d'Argent, où nous habitions, était pourtant très calme et nos amis policiers n'y intervenaient jamais. Une rue où se groupaient de nombreux artisans qui produisaient des articles pour les cavaliers et les chevaux, que l'on appelait bâtiers ou bourreliers. J'avais appris récemment que la rue tirait son nom de cette activité et d'une enseigne d'argent d'un des artisans aujourd'hui disparue.

- Je suis né ici vous savez ? Dans la maison que je n'ai jamais quittée. C'était en 1801. Mes parents

habitaient la maison héritée de mon grand-père. À l'époque, la rue s'appelait encore du Pas étroit. J'ai passé toute mon enfance dans le quartier avec une belle bande de garnements, ça oui... On n'était pas les derniers pour asticoter le voisinage. Mais c'était bon enfant. Sauf qu'y'en a un qui a vraiment mal tourné. Y s'appelait Pierre-François, ... oui, Pierre-François Lacenaire¹⁰. Il avait deux ans de moins que moi. Ils étaient toute une ribambelle les Lacenaire.... Mais Pierre-François, il n'était pas aimé par ses parents, ça non. Il a pourtant réussi à devenir célèbre à sa manière.

- Qu'est-il devenu ? demanda Sherlock.

- Il a été guillotiné à trente-deux ans !

Anselme nous raconta alors la carrière Ô combien chargée bien que courte de cet escroc doublé d'un assassin. Je passerai sous silence la description circonstanciée qu'Anselme nous fit des forfaits de Lacenaire.

Son procès passionna les foules, qui voyaient en lui un dandy assassin, tant il soignait sa belle allure. Tout le contraire du sinistre assassin en série Martin Dumollard¹¹ dont le physique de brute épaisse faisait un coupable idéal.

¹⁰ Pierre-François Lacenaire (1803-1836) est bien né dans cette rue de Lyon. Il mena une courte carrière d'escroc et d'assassin qui le mènera à guillotine.

¹¹ Martin Dumollard (1810-1862), considéré comme le premier tueur en série, a assassiné plusieurs jeunes femmes lyonnaises et fut condamné à mort.

- Il a même écrit ses mémoires¹² quand il était en prison, rajouta Anselme.

- Il faut absolument que je me les procure !

Tout cela passionnait Sherlock pour qui la connaissance de l'histoire du crime était essentielle pour parfaire les compétences d'un détective.

J'étais heureux de partager ces instants de quiétude en si bonne compagnie et souhaitais ardemment que cela dure le plus longtemps possible...

¹² « Mémoires, révélations et poésies de Lacenaire, écrits par lui-même à la Conciergerie », parues en 1836.

3.

Lyon, lundi 8 août 1870

Cette semaine débutait très mal. Depuis la veille, tout le monde ne parlait que des défaites subies sur le front de Lorraine. En deux jours à peine, l'armée française avait été vaincue à Wissembourg puis à Forbach et enfin à Frœschwiller¹³. Un véritable désastre !

Les craintes du Colonel de la Ferney sur les capacités de nos forces armées et de ses généraux n'étaient pas vaines. La France était bel et bien envahie.

Je vaquais à mes occupations dans la salle de boxe dont la fréquentation avait fortement baissé, lorsqu'on frappa à la porte de nos bureaux. J'allai ouvrir la porte pour découvrir notre ami le commissaire Ardent, accompagné de deux hommes très élégants mais surtout en tous points identiques.

- *Commissaire, quelle bonne surprise ! Entrez Messieurs, je vous en prie.*

- *Merci Monsieur Luciole. J'espère que nous ne vous dérangeons pas de si bonne heure ? Permettez-moi en ce cas de vous présenter Messieurs Henri et Charles Boulin-Chevalier.*

¹³ Défaites de Wissembourg le 4 août puis de Frœschwiller et Forbach le 6.

Nous échangeâmes une poignée de mains avec le commissaire, mais les banquiers se contentèrent d'un simple hochement de tête. Je leur proposai de prendre place dans des fauteuils Chesterfield que j'avais récemment acquis pour créer un cadre adapté à nos activités. Je leur demandai de m'attendre quelques instants afin de leur apporter une tasse de café et de prévenir Sherlock.

Une fois installés tous les cinq, le commissaire prit la parole.

- Messieurs Boulin-Chevalier sont d'éminents banquiers de la place ainsi que des proches de Monsieur le Préfet. Ce dernier m'a convoqué à la première heure afin que je prenne connaissance d'un problème disons... étonnant, mais qui ne semble pas justifier l'intervention de mes services à l'heure actuelle. J'ai par contre pensé que vous pourriez leur apporter une assistance efficace et je les ai convaincus de venir vous rencontrer aussitôt.

- Avant d'aller plus loin, sachez que nous ne souhaitons pas impliquer qui que ce soit...

- ... mais le commissaire Ardent nous a assurés de votre parfaite discrétion.

- Et je réitère mes propos. Je me porte garant de la discrétion ainsi que de la compétence de Messieurs Luciole et Holmes.

J'étais totalement fasciné par la ressemblance de nos nouveaux probables clients. Nul doute qu'ils étaient jumeaux et j'aurais été bien incapable de les différencier. Pour couronner le tout, lorsque l'un des frères commençait une phrase, le second la terminait.

Manifestement très perturbés, ils nous racontèrent leur étrange découverte qui me parut totalement farfelue, mais qui passionna Sherlock. Il écouta toute l'histoire les yeux fermés et les mains jointes par le bout des doigts, selon une habitude qui confinait à la manie.

Messieurs Henri et Charles Boulin-Chevalier, tous deux banquiers de leur état, avaient récemment installé leurs nouveaux bureaux rue des Fantasques, en bas des pentes de la Croix-Rousse, face au Rhône.

Ambitieux et désirant innover, ils avaient créé ce qu'ils appelaient une salle des coffres en sous-sol. Il s'agissait d'une pièce dont l'accès était protégé successivement par deux grilles et qui comprenait huit coffres scellés dans les parois de pierre qui formaient la fondation de l'édifice.

Cette salle forte permettait bien évidemment de protéger les biens propres de la banque, mais elle donnait également l'opportunité aux deux frères de proposer un nouveau service à leurs clients.

Trois coffres étaient équipés de casiers, comportant quatre-vingt logements pour autant de coffrets, un peu comme s'il se fut agi de tiroirs. Un client pouvait louer un coffret et y déposer les objets ou valeurs qu'il souhaitait voir bénéficier de la sécurité de la banque¹⁴.

- Lorsqu'un client loue un coffret, nous lui attribuons un code qui lui permet de s'identifier au guichet ainsi qu'un jeu de deux clés...

- ... chaque logement est protégé par une petite porte ajourée que la clé permet d'ouvrir. La face avant de chaque boîtier est gravée avec son numéro.

¹⁴ L'entreprise Fichet construira sa première chambre-forte bancaire comprenant des coffres de dépôt à louer en 1869.

- *Nous ne disposons pas des clés des boîtiers loués...*
- *... et ne pouvons donc y accéder en l'absence du client.*

Cette habitude de s'exprimer en tandem devenait rapidement agaçante et j'avais un peu de mal à m'y retrouver dans ces histoires de coffres et de coffrets. Ils durent s'en rendre compte car ils m'assurèrent que tout cela me semblerait beaucoup plus clair quand nous nous y rendrions.

La veille au soir, un client particulièrement important avait souhaité accéder à son coffret. Bien que ce fût un dimanche, Henri Boulin-Chevalier accepta de se rendre à la banque et l'avait accompagné au sous-sol. Une fois que leur client eut terminé ce qu'il avait à faire, il remit en place son coffret. Le banquier s'était alors aperçu qu'à la place du coffret numéroté huit, se trouvait le coffret vingt-sept et vice-versa !

- *Fascinant ! s'exclama Sherlock.*
- *Terrifiant vous voulez-dire...*
- *... vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ?*

Les implications semblaient terribles, mais je ne voyais pas très bien le problème, une erreur de rangement, sans plus.

- *Tout à fait Messieurs. J'imagine que vous seuls avez accès à cette salle des coffres, ou peut-être également un de vos hommes de confiance, avec un seul de vos clients à la fois. Il ne retire donc qu'un seul coffret et le remet en place dès qu'il a terminé. Il est donc totalement exclu que vous ayez interverti deux coffrets par inadvertance. Je suppose que vous avez*

vérifié dans vos autres coffres que rien n'avait disparu ?

Les deux banquiers, très surpris par la tirade de Sherlock, se regardèrent et confirmèrent son analyse. Tout était en ordre, en dehors de cette inversion. Le commissaire Ardent intervint.

- Cette affaire est sans doute sans gravité mais elle inquiète énormément ces Messieurs. Qui plus est, en l'absence de vol avéré je ne puis rien faire. Par ailleurs, l'agitation en ville est telle que je n'ai pas le temps de m'y consacrer. Je vous serai très reconnaissant de leur apporter votre concours.

- Avec grand plaisir commissaire. Je suppose que vous souhaitez que nous agissions très rapidement et en toute discrétion ? Il serait fâcheux que les clients de vos coffrets huit ou vingt-sept ne demandent à y accéder.

- Effectivement. La banque ouvre à dix heures ...

- ... et nous avons besoin que vous interveniez avant que nos employés commencent leur journée.

Le commissaire nous remercia de prendre en charge cette affaire et nous demanda de le tenir au courant de ses développements. Outre la tension qui régnait en ville qui occupait pleinement la police, je devinais qu'il se réjouissait de ne pas avoir à traiter ce cas. Je me promis de tenter d'en comprendre la raison.

Nous suivîmes nos deux banquiers jusqu'à un fiacre qui nous amena rapidement à leur banque de la rue des Fantasques. Durant le trajet, ils nous expliquèrent qu'ils nous feraient passer pour deux clients auxquels ils

présentaient leur offre de location de coffret si nous étions amenés à croiser des employés.

Arrivés sur place, les deux banquiers nous conduisirent directement au sous-sol. En bas des escaliers, l'un d'eux sortit une première clé afin d'ouvrir une solide grille en acier qui donnait accès à un petit salon, meublé d'une table et de deux sièges.

- C'est ici que nos clients ont tout loisir de traiter leurs affaires. Nous les accompagnons ensuite dans la salle forte afin qu'ils prennent possession de leur coffret.

Cette salle était séparée du salon par une seconde grille, encore plus épaisse que la première. Henri ou Charles, je ne saurais le dire, sortit une seconde clé pour l'ouvrir et nous fit pénétrer dans le saint des saints. La salle des coffres était une longue pièce assez étroite, creusée à même la roche. De chaque côté quatre coffres massifs occupaient l'espace.

L'un des frères referma la grille pendant que le second sortait une nouvelle clé, d'une forme complexe, qu'il introduisit dans la serrure du second coffre de droite. Il composa ensuite un code à l'aide des quatre molettes situées sur la face avant du coffre et l'ouvrit.

Je compris mieux leurs explications. L'intérieur du coffre présentait une plaque d'acier ajourée de quatre-vingt petites portes disposant chacune d'une petite serrure. Par l'ouverture de chaque porte, on devinait un coffret et son numéro gravé. Ils étaient rangés du coffret numéro un en haut à gauche au coffret numéro quatre-vingt en bas à droite.

- Voyez par vous-mêmes.

Effectivement les coffrets vingt-sept et huit n'étaient pas à leur place. Sherlock s'approcha et inspecta minutieusement les deux compartiments.

- *Ces deux coffrets sont-ils loués ?*
- *Uniquement le huitième coffret.*
- *Ce qui signifie que vous disposez des clés du compartiment vingt-sept.*
- *C'est exact, les voici.*
- *Qu'attendez-vous de nous exactement ?*

Sherlock avait posé cette question tout en observant le jeu de clé du coffret vingt-sept. Les deux frères se regardèrent avant de nous répondre.

- *Nous souhaiterions dans un premier temps que vous trouviez le moyen de remettre les coffrets à leur place...*

- *... et que vous nous expliquiez ensuite comment cela a pu se produire.*
- *Et connaître le responsable, je suppose ?*
- *Cela va sans dire.*

Sherlock rendit à l'un des frères le jeu de clé.

- *Le premier point ne posera pas de difficulté. Les serrures de chaque compartiment sont d'un type très basique. Je suppose qu'elles sont surtout destinées à conférer une impression de propriété individuelle à vos clients ?*

- *C'est exact. Notre métier repose prioritairement sur une relation de confiance avec nos clients. Nous leur garantissons que nous ne pouvons accéder à leur coffret dont ils ont seuls les clés afin qu'ils ouvrent eux-mêmes la porte. Si nous tentons de forcer une serrure, ils pourraient le remarquer, ce qui serait dramatique.*

Aussi comment comptez-vous replacer les coffrets à leur place ?

- Un bon serrurier pourrait ouvrir ces serrures sans difficulté et sans laisser la moindre trace.

- Il est hors de question d'impliquer une tierce personne dans cette affaire, dont nous ne pourrions nous assurer la confidentialité.

- Je comprends... Eh bien il s'avère que j'ai quelques compétences en la matière et les outils nécessaires à cet effet. Je puis vous assurer qu'il n'y aura aucune trace. C'est la seule solution que je puisse vous proposer.

Les deux frères acquiescèrent de concert.

- Nous nous en remettons à vous.

Sherlock sortit d'une poche intérieure une trousse en cuir, contenant différents petits objets métalliques. Je savais qu'il s'était fabriqué une série d'outils de crochetage en différents métaux, dont certains étaient moins durs que l'acier, de manière à ne pas marquer ou rayer les serrures. Cela ne lui prit que quelques secondes pour ouvrir la serrure du huitième compartiment. Il fit observer la serrure à la loupe par chacun des deux frères qui se montrèrent soulagés.

Ils ouvrirent le compartiment vingt-sept, retirèrent les coffrets pour les remettre à leur place légitime.

- Vous ne vérifiez pas leur contenu ? demandai-je.

- Ce serait totalement contraire à nos engagements ! S'exclamèrent-ils en chœur.

- Qui plus est, personne ici ne connaît le contenu des coffrets, n'est-ce pas ? Il serait donc impossible de savoir s'il manque quoi que ce soit, fit remarquer Sherlock.

Ce détail m'avait en effet échappé. Il referma la serrure du huitième compartiment et les deux frères la vérifièrent à nouveau à la loupe. Sans surprise, Sherlock n'avait laissé aucune trace.

Manifestement soulagés, les jumeaux se détendirent enfin et félicitèrent Sherlock. Restait à traiter leur seconde demande à savoir trouver qui avait bien pu intervertir les deux coffrets. Ce sujet semblait moins pressant pour les deux frères qui souhaitaient permettre à leur banque de reprendre son fonctionnement normal. Ils nous proposèrent de revenir le soir même vers dix-neuf heures, après la fermeture. Ils auraient alors tout le temps nécessaire pour répondre à nos questions. Nous décidâmes de rentrer à pied et d'en profiter pour discuter de cet étrange cas.

4.

Sherlock semblait très excité par cette affaire qui, pour ma part, me laissait sur ma faim.

- Je suis sûr que tout cela a une explication très simple. Après tout, rien n'a été dérobé.

- Nous n'en savons rien. Les deux frères ont vérifié ce qu'ils pouvaient. Le contenu des coffrets est couvert par la confidentialité et donc rien ne dit que le contenu du huitième coffret n'a pas été dérobé. Ils ne sont pas à l'abri qu'un de leurs clients découvre son coffret vidé de toutes ses valeurs.

- Mais de la même manière, il faudrait que le client apporte la preuve que son coffret contenait les dites valeurs.

- Ce n'est pas faux... C'est à qui apporterait les meilleures garanties. La banque doit donc s'assurer qu'aucun manquement à la sécurité ne puisse être prouvé. Mais cela ne fonctionnerait qu'une fois. Si plusieurs clients déclarent avoir été volés, la réputation de la banque serait perdue, ce qui conduirait à sa banqueroute.

Certes, les jumeaux jouaient gros sur cette affaire, même si, grâce à l'intervention de Sherlock, ils pouvaient garder la face au moins temporairement.

- La question est : pourquoi deux coffrets ont-ils été intervertis ? Et peut-être pourquoi ceux-là justement ?

Je me doutais bien que Sherlock ne pourrait s'en empêcher... Alors autant jouer le jeu.

- Je m'imagine en train de fouiller les coffrets à la recherche de bijoux, de pièces d'or ou d'autres valeurs. Je les retire un par un du coffre pour pouvoir les remettre en place discrètement. Je ne me vois pas les retirer tous en même temps.

- Et pourquoi les remettrais-tu en place ?

- Pour que cela passe inaperçu bien sûr.

- Pourquoi ?

- Eh bien, ... mais ...

- Un voleur qui pénétrerait dans la banque pour voler le contenu des coffrets se moquerait bien de les remettre en place. Il les viderait, un point c'est tout.

Effectivement...j'avais implicitement intégré le fait de remettre en place les coffrets dans mon raisonnement. Mais Sherlock avait raison, cela signifiait...mais quoi ? Je n'en savais rien.

- Quelqu'un a trouvé le moyen de pénétrer dans la salle des coffres, de les ouvrir, d'inspecter les coffrets loués ou non. Cela n'est déjà pas une mince affaire au vu des mesures de sécurité prises par nos clients. Et cette même personne a correctement remis en place les coffrets, sauf deux et seulement deux. Un qui est loué, l'autre non. C'est passionnant.

- Euh...si tu le dis...

Je savais que Sherlock ne parlerait plus de cette affaire tant que nous n'aurions pas de plus amples informations. Il nous faudrait donc attendre la fin de journée.

A dix-neuf heures précises, nous étions en face de la banque. L'un des frères vint nous ouvrir pour nous mener à nouveau dans les sous-sols.

- *Votre frère Charles se joindra-t-il à nous ?*
demanda Sherlock.

- *Oui, il termine quelques dossiers et nous rejoindra.*

Sherlock vit mon air étonné mais m'indiqua qu'il m'expliquerait plus tard. Comment diable avait-il distingué Henri de Charles ?

- *Vous n'avez eu aucun problème avec des clients ayant demandé accès à leurs coffrets ?*

- *Dieu merci non. Plusieurs d'entre eux sont venus et nous n'avons eu aucune réclamation. Quel soulagement !*

- *Le client du huitième coffret n'est pas venu ?*

- *Non. Vous souhaitiez poursuivre l'inspection de la salle des coffres, n'est-ce pas ?*

Nous étions parvenus au sous-sol et Henri s'apprêtait à ouvrir la première grille.

- *Attendez s'il vous plaît.*

Sherlock prit un chandelier sur un petit guéridon et me demanda de le tenir de manière à bien éclairer la serrure. Il inspecta cette dernière à l'œil nu puis à la loupe.

- *Quelque chose ne va pas ?*

- *Non rien. Apparemment, la serrure n'a pas été forcée. Aucune trace de griffure ou de marque suspecte. Combien de clés ouvrent cette grille ?*

- *Quatre clés, de même pour la seconde grille.*

- *Qui en dispose ?*

- Mon frère et moi, ainsi que notre responsable de clientèle. La quatrième est conservée dans notre coffre privé, à notre domicile.

- Qui est votre responsable de clientèle ?

- Il s'agit de Monsieur Lamarque, un homme de toute confiance avec qui nous travaillons depuis quinze ans et qui œuvrait déjà avec feu notre père. Il est hors de tout soupçon.

Bien évidemment ! Mais il fallait bien que quelqu'un soit venu ici pour jouer avec les coffrets.

Sherlock inspecta de la même manière la serrure de la seconde grille, qui s'avéra également indemne de toute trace.

- Cette serrure n'est pas de même facture que la première, remarqua-t-il.

- C'est parfaitement exact. Pour des raisons de sécurité, nous avons fait appel à des artisans différents pour chaque grille. De même, les coffres ont été construits par une troisième société. Nous avons veillé à ce qu'elles ne se connaissent pas et ne se rencontrent jamais durant les travaux.

- C'est ingénieux ! Vous vous êtes montrés très précautionneux, commenta Sherlock.

Cette remarque gonfla Henri d'orgueil. Cela n'excluait pas totalement la possibilité qu'un personnel d'une des entreprises ait pu reproduire les clés, mais rendait le fait peu probable.

Le second jumeau nous rejoignit dans le petit salon encadré par les deux grilles.

- Où restez-vous une fois que vos clients ont pris possession de leur coffret ?

- *Nous ressortons par la première grille.*
- *Le client est donc enfermé entre les deux grilles durant ce laps de temps.*
- *Bien sûr, nous refermons toujours la grille d'accès aux coffres.*
- *Combien de temps cela peut-il durer ?*
- *C'est toujours très court, rarement plus de cinq minutes. Mais nos clients ont tout le temps qu'ils souhaitent...*
- *...Ils disposent de boissons pour se désaltérer ainsi que de cigares.*

Sur la petite table qui servait de dessert se trouvaient en effet une carafe d'eau, un flacon d'alcool de menthe Ricqlès¹⁵ et une bouteille de vin de Porto.

Un client qui aurait tenté de pénétrer dans la salle des coffres aurait été immanquablement remarqué, car l'ouverture des grilles était assez bruyante. Nous pénétrâmes à nouveau dans ladite salle.

- *Cette pièce existait-elle déjà ou bien l'avez-vous faite creuser ?*

- *Cette cave était déjà présente. Nous nous sommes contentés de la faire élargir d'environ un mètre par un entrepreneur qui a travaillé de concert avec le fabricant des coffres afin de les sceller dans le mur.*

- *Pourquoi les faire sceller dans le mur ? Ils doivent déjà être extrêmement lourds.*

Ils nous expliquèrent que la question n'était pas tant le risque de voir ces coffres dérobés. L'objectif était de rendre impossible l'ouverture par un éventuel cambrioleur. Un des jumeaux sortit un feuillet sur lequel était dessiné le schéma de conception.

¹⁵ La marque Ricqlès a été fondée à Lyon en 1857 par Edouard de Ricqlès. La société de Ricqlès et Compagnie sera créée à Lyon douze ans plus tard.

Chaque coffre était profond d'un mètre et enchâssé dans la paroi rocheuse sur une profondeur de cinquante centimètres. Une plaque d'acier avait été fixée sur la roche et constituait le fond du coffre. Le corps du coffre était formé d'une unique plaque d'acier, pliée en U et vissée sur le fond. La porte était ajustée et ne laissait aucun espace où insérer un levier. Ses gonds étaient invisibles. Il était pratiquement impossible de forcer un tel coffre¹⁶.

Sherlock examina chaque serrure sans rien détecter.

- *Vous n'êtes que trois à connaître les codes d'ouverture des coffres ?*

- *C'est exact ...*

- *... avec une liste des codes dans notre coffre personnel.*

- *Je suppose que vous vous êtes assuré que personne n'y avait accédé ?*

- *C'est ce que nous avons immédiatement vérifié.*

Nous devons admettre que la sécurité semblait optimale. Pourtant, deux coffrets avaient bel et bien été échangés.

- *Je suppose que vous avez dû faire appel à un architecte pour la réalisation des travaux ?*

- *Nous avons effectivement fait appel à un architecte pour valider les plans et suivre les travaux ...*

- *... mais nous avons conçu le modèle de salle que nous souhaitions.*

L'architecte devait forcément connaître tous les artisans intervenus sur le site.

¹⁶ Le chalumeau à acétylène ne sera utilisé qu'à partir de 1900.

- *Combien de vos trois-cent-vingt coffrets sont actuellement loués ?*
- *Nous n'en avons que deux-cent quarante à la location...*
- *... et une centaine sont actuellement loués. C'est une activité en pleine croissance.*
- *Je pensais que chacun de ces quatre coffres disposaient du même aménagement.*
- *Pas le premier coffre au fond.*
- *Et que contient-il ?*
- *Rien qui concerne cette affaire, répondit sèchement l'un des jumeaux.*

La banque garderait ses secrets aussi longtemps que possible.

- *Les coffrets de ce premier coffre sont donc tous loués et une vingtaine de coffrets du second tout au plus, je suppose ?*

- *C'est exact. En avez-vous terminé ?*

Nos deux jumeaux semblaient impatients de nous voir quitter la salle des coffres. Nous avions vu tout ce qui paraissait nécessaire, aussi nous invitèrent-ils à poursuivre la discussion dans leur bureau au second étage.

La pièce était magnifiquement décorée. Le luxe était certainement un élément rassurant pour leur clientèle. Nous nous assîmes sur un canapé alors que nos clients prenaient place dans deux fauteuils.

- *Quelles sont vos conclusions Messieurs ?*

Je laissai la parole à Sherlock, qui avait mené les premières investigations.

- Comme vous nous l'avez présenté, le seul fait indéniable est que deux coffrets du coffre numéro deux ont été inversés. À ce jour, vous n'avez constaté aucun vol ni aucun autre incident. Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un événement troublant.

Nos clients acquiescèrent.

- Votre système de sécurité est très impressionnant. L'examen des serrures des grilles et des coffres ne laisse apparaître aucune trace suspecte. La ou les personnes responsables de cette interversion des disposaient donc des clés ou de doubles, ainsi que du code des coffres.

- Nous ne sommes que trois à disposer de ces éléments ...

- ... et il est inimaginable que Monsieur Lamarque se soit livré à de tels agissements.

- Vous nous avez bien dit que des doubles des clés, ainsi que la liste des codes, étaient conservés dans votre coffre personnel, à votre domicile. Qui est au courant et quelqu'un aurait-il pu y accéder ? demandai-je.

- Impossible, nous sommes les seuls à pouvoir ouvrir notre coffre...

- ... et personne n'est au courant de ces informations en dehors de nous trois.

- Il est pourtant évident pour tout un chacun que vous avez prévu une solution de secours en cas de problème. Il serait bon de vérifier que votre coffre n'a pas été visité.

Le teint de nos deux jumeaux devint crayeux, preuve que cette éventualité n'était pas absurde.

- Il est toujours possible de faire un double des clés des grilles à partir d'une simple empreinte de vos clés. J'ai une certaine expérience de ce type d'opération. Cependant je dois admettre que je ne saurais réaliser simplement un double des clés de vos coffres. Leur modèle est très particulier.

- Nous avons fortement insisté sur ce point auprès de notre fournisseur, la maison Berthier,...

- ... installée dans le quartier de la Mouche¹⁷.

- Voilà une piste intéressante. Monsieur Berthier ou l'un de ses employés a les compétences et le matériel nécessaires pour dupliquer les clés et serait le plus à même d'ouvrir un coffre.

- Vous suspectez donc ce fabricant ? ...

- ... mais quel intérêt aurait-il eu à faire cela ?

Je partageais la réaction des jumeaux.

- Vous posez là une excellente question, qui concerne le point le plus intéressant de notre affaire. Quel que soit le responsable, pourquoi avoir interverti deux coffrets ?

Personne n'avait réponse à cette question. Sherlock poursuivit.

- Il y a deux options. Dans la première, le ou les responsables ont agi par inadvertance. Ils auront retiré les coffrets pour les vider ou pour rechercher un objet en particulier. Mais dans ce cas, pourquoi prendre la peine de les remettre en place ?

Aucun de nous trois n'en avait la moindre idée.

¹⁷ Actuellement dans le quartier de Gerland. Les fameux bateaux du même nom y furent construits.

- Dans la seconde option, cette inversion a été réalisée sciemment. À ce sujet, je n'imagine pas que vos clients accèdent très régulièrement à leurs coffrets. Ils y mettent en sécurité ce qui leur tient à cœur et n'y reviennent que fort rarement ?

- Euh, ... oui en effet.

- Sauf le client du huitième coffret n'est-ce pas ?

La réaction de nos clients confirma que Sherlock avait vu juste. Les jumeaux confirmèrent que ce coffret était le plus demandé de tous, environ deux fois par semaine.

- Mon dieu ! Ils ont volé son contenu ...

- ... mais nous nierons tout vol. L'expertise de Monsieur Holmes démontrera que notre système de sécurité n'a pas été mis en défaut.

- Vous n'y êtes pas Messieurs. S'il s'était agi de voler le contenu du coffret, nul besoin de ne pas le remettre à sa place. En ne remettant pas le huitième coffret à sa place, le responsable de cet acte était certain de vous discréditer dans la semaine auprès de votre client le plus assidu. Que serait-il arrivé si nous n'étions pas intervenus avant l'ouverture de la banque ?

- Nous aurions été confrontés à un terrible scandale !

Ils confirmèrent qu'il s'agissait bien là de leur principale crainte après s'être assuré que rien n'avait été dérobé.

Cette journée avait été éprouvante pour eux et ils ne comprenaient plus rien à cette situation.

- Notre raisonnement nous amène donc à conclure que la motivation la plus probable de cet acte était de vous nuire. Vous nous l'avez précisé ce matin, la